Tourisme de mémoire et imaginaire touristique des champs de bataille

Anne Hertzog

La présentation sous vitrine de la maquette du mémorial de Lutyens dans le centre d'interprétation de Thiépval ouvert en 2004 est révélatrice des mutations qui affectent la valorisation des sites de mémoire de la Grande Guerre en Picardie : le mémorial demeuré durant des décennies un lieu de visite et de pèlerinage est devenu objet d'histoire exposé et expliqué par le truchement de la médiation muséographique. Le « visitor center » de Thiépval matérialise la mise en tourisme d'un site attirant près de 200 000 visiteurs par an et nécessitant, selon ses initiateurs, un accueil et une interprétation. Réalisation franco-britannique sur une « terre du souvenir britannique », l'espace de la bataille de la Somme, il s'inscrit dans un processus de réappropriation symbolique d'un passé douloureux « partagé ». Ce « visitor center » est le lieu d'expression d'un nouvel imaginaire touristique associé aux lieux de mémoire de la Grande guerre, que nous aborderons non à partir des motivations et des expériences des touristes (Stone, Sharpley, 2009 ; Winter, 2011) mais à partir de celles des acteurs publics locaux à l'origine de la mise en tourisme.

Vécue comme un traumatisme marquant profondément l'imaginaire régional, la guerre est perçue comme un moment fondateur de l'identité régionale, et ses traces, converties en espaces touristiques. On assiste ainsi depuis les années 1990, à la production d'un imaginaire touristique régional fondé sur la guerre, traduisant un tournant dans les représentations des « lieux de la mort devenus espaces commémoratifs » (Audoin Rouzeau, Becker, 2009, p. 219) et « destinations touristiques » (MacCannell). Le centre d'interprétation de Thiepval témoigne d'une invention – pour paraphraser Hobsbawm (Hobsbawm, Ranger, 2005) - d'un « tourisme de mémoire » par les acteurs publics locaux. Parler d'invention peut paraître surprenant alors même que les champs de bataille – comme « la Somme » – attirent des milliers de visiteurs britanniques chaque année depuis la guerre. Mais l'investissement relativement récent de ce « mythe vivant » britannique (Winter J., 1995, p. 129) par les acteurs publics locaux d'une part, et l'inégal intérêt suscité par la promotion du passé guerrier dans la « destination-Picardie » à l'échelle de la région d'autre part, montrent combien le « tourisme de mémoire » s'apparente bien à la construction d'une nouvelle catégorie touristique « imaginée » dans un contexte spécifique, puisant dans des registres multiples, produisant des lieux et des images, et réinventant un rapport au passé et aux territoires.

Cette contribution développera d'abord la manière dont la guerre et ses traces s'inscrivent peu à peu dans l'imaginaire touristique régional alors même qu'elle est perçue comme un traumatisme collectif marquant durablement la région et ses habitants. Elle s'intéressera ensuite aux conceptions du « tourisme de mémoire » développées par les acteurs publics picards : elle tentera de montrer en quoi le sens, les valeurs et les fonctions sociales qui lui sont attachés en font un « tourisme du *présent* en quête de synchronie avec le monde contemporain » (Urbain, 2003) mais aussi d'une certaine manière, un tourisme-tabou car demeurant intrinsèquement lié à l'imaginaire du pèlerinage. Enfin, elle questionnera la manière dont les espaces de conflits sont remodelés dans leur sens symbolique mais aussi dans leur géographie par les conceptions contemporaines de la « mise en tourisme » (MIT, 2005) envisagée comme une construction sociale de la « désirabilité » et d'un impératif de séduction de ces lieux associés à la violence, à la mort, au deuil et au sacrifice.

Comment la Picardie devient une destination touristique « de mémoire »

Cette contribution développera d'abord la manière dont la guerre et ses traces s'inscrivent peu à peu dans l'imaginaire touristique régional alors même qu'elle est perçue comme un traumatisme collectif marquant durablement la région et ses habitants.

A partir des années 1990 les aménagements visant à valoriser touristiquement les champs de bataille à l'initiative des acteurs publics locaux se multiplient en Picardie : balisages de circuits dans la Somme et dans l'Aisne, financement de musées comme l'Historial de Péronne (1992) ou de centre d'interprétation comme la Caverne du Dragon sur le

Chemin des Dames (1995), mise en scène de ruines de villages détruits, implantation d'œuvres d'art public constituent les « marques » (MacCannell) d'une mise en tourisme qui s'intègre à des politiques de développement et d'aménagement des territoires. Les acteurs publics locaux – acteurs des conseils généraux précocément, puis des municipalités ou des communautés de communes et plus récemment du Conseil régional[1] - investissent donc ce passé, dont l'héritage est considéré comme un « potentiel » touristique, une ressource (Pecqueur, 2007) voire un « produit prioritaire »[2].

Ce nouvel imaginaire touristique s'impose cependant selon des temporalités et des spatialités variées à l'échelle de la région. Alors que dans le département de la Somme, les premières initiatives datent de la fin des années 1970, il faut attendre la décennie 1990 pour que se développe un « programme de valorisation culturelle et touristique du Chemin des Dames »[3] dans l'Aisne ; quant au département de l'Oise, il demeure en retrait jusqu'à une époque très récente. Depuis le début des années 2000, le Conseil Régional se montre à son tour particulièrement volontariste dans ce domaine[4]. On peut ainsi lire dans son Schéma du Tourisme élaboré en 2000 que « l'histoire, la culture, le patrimoine sont une ressource fondamentale pour le développement de l'industrie touristique en Picardie. Son patrimoine gothique, son *histoire marquée par les deux guerres mondiales*, sa tradition industrielle peuvent contribuer à l'attractivité de la région et démarquer la Picardie des autres régions ».

Le processus d'intégration de la guerre dans l'imaginaire touristique régional s'articule à la géographie des traces de la guerre, elle-même déterminée par l'extension du front mais surtout par la géographie de leur patrimonialisation. L'inégale appropriation patrimoniale et mémorielle des traces est, de ce fait, un facteur important de l'inclusion contrastée de la Grande Guerre dans l'imaginaire touristique régional. Avant les années 70, cette appropriation est bien plus visible dans les secteurs britanniques du front où s'édifie un « véritable complexe de deuil britannique entre les deux guerres mondiales contribuant à faire de la Somme un mythe sacré pour les Britanniques, alors que dans le même temps l'imaginaire français de la guerre se focalisait sur Verdun » (Gueissaz, 2001, p. 96)[5]. Ainsi, les premières initiatives du Comité du Tourisme de la Somme dans les années 1970 s'articulent à des pratiques commémoratives et touristiques déjà anciennes touchant plus particulièrement les secteurs militaires des nations du Commonwealth (Somme Battelfields), devenus des espaces mémoriels et des lieux de pèlerinage intensément aménagés par les différentes nations, dès l'entre-deux guerres. L'intégration du Chemin des Dames situé dans l'Aisne, à l'imaginaire touristique régional est plus tardive, signe de sa place plus marginale dans la mémoire nationale et dans l'imaginaire de la Grande Guerre. Plusieurs raisons peuvent l'expliquer : le Chemin des Dames est d'abord une « bataille introuvable » selon l'expression de Philippe Olivera (dans Offenstadt, 2004, p. 36) dont la territorialisation demeure floue, rendant difficile l'ancrage spatial de la mémoire ; il est ensuite indissociable de l'un des plus importants « échecs » militaires français (l'offensive Nivelle de 1917) et des « grandes mutineries du printemps 1917 » (Offenstadt, 2004). Enfin, « lieu d'amnésie nationale » (F. Rousseau, dans Offenstadt, 2004, p. 360), il est un lieu peu investi par les visites officielles, ce qui lui confère une symbolique politique de portée limitée, du moins jusqu'en 1998, lorsqu'à l'occasion du 90e anniversaire de la fin de la guerre, la venue de Lionel Jospin, premier Ministre, le réintègre en quelque sorte à l'espace mémoriel national[6].

Le processus d'intégration de la guerre à l'imaginaire touristique régional est rythmé par les années commémoratives qui redessinent temporairement la géographie mémorielle et touristique régionale. Cependant, la promotion de ce passé guerrier dans la destination-Picardie est plus ambivalente qu'il n'y parait. Elle met en jeu les conceptions identitaires et les stratégies des acteurs dans la construction de l'image des territoires. Le cas de l'Oise montre ainsi que la longue et totale occultation de ce pan du passé dans l'imaginaire touristique départemental – en dépit d'initiatives locales d'inventaire[7] puis de valorisation patrimoniale des traces dans le Nord Est du département à partir des années 1980 - est en grande partie liée à la volonté des acteurs locaux d'ancrer le département dans d'autres imaginaires (Hertzog, 2011) qui le rattache notamment à la région capitale. Ainsi, les discours et les représentations territoriales identifient l'Oise comme un espace de villégiature intégré à la métropole parisienne, vision du territoire héritée et structurant l'imaginaire régional de longue date, comme le montrent les projets d'aménagement d'un Grand Paris intégrant le sud du département dès le début du XXème siècle (Bonnard, 2008). La valorisation des châteaux, du passé « royal », « impérial » ou « princier » des villes (Senlis, Compiègne, Chantilly), du patrimoine artistique

(grandes collections princières ou bourgeoises), des forêts (chasse) et d'une nature préservée aux portes de Paris renvoient à un imaginaire de la villégiature et des « Échappées belles » (slogan du CDT au début des années 2000) qui ne laisse guère de place à la promotion du souvenir de la Grande Guerre. Même dans les villes « dévastées » (Noyon) jusqu'à une période récente, la guerre est un passé concurrencé par les épisodes plus glorieux de l'histoire urbaine qui alimentent des traditions historiographiques locales davantage tournées vers l'histoire religieuse ou l'archéologie.

Dans la Somme, l'invention d'une politique touristique et culturelle autour de la guerre répond à des enjeux d'aménagement du territoire. Initié par le Comité départemental du Tourisme dès la fin des années 1970, le circuit du souvenir relie l'ensemble des lieux de mémoire et des nécropoles situés dans l'est du département pour structurer un territoire déjà fortement investi par les acteurs du Commonwealth. L'importance prise par le tourisme de mémoire dans la Somme s'explique aussi par l'impulsion donnée par le président du Conseil général Max Lejeune, ancien secrétaire aux Anciens combattants et dont l'histoire familiale fut marquée par le conflit. C'est lui qui lance l'idée d'un musée de la bataille de la Somme dès La fin des années 1970, qui devient l'Historial de la Grande Guerre lancé en 1986 et inauguré en 1992. La construction de l'Historial dans la ville de Péronne traduit l'importance des enjeux territoriaux locaux de la valorisation des champs de bataille : ses fonctions culturelles diversifiées (musée, centre de recherche, lieu d'exposition temporaire et de concert…) en font un outil d'aménagement du territoire destiné à équilibrer l'offre touristique dans un territoire en marge, vu comme un « désert culturel et touristique »[8]. Construire une identité territoriale, utiliser des « ressources patrimoniales » locales dans une perspective de développement économique et culturel sont les enjeux de ce projet qui vise à capter le public des visiteurs britanniques. Le même type d'enjeux caractérise le projet de développement touristique du Chemin des Dames lancé en 1994 par le Comité d'expansion de l'Aisne dans un territoire rural en déprise :

« *Les débuts de la mise en valeur du Chemin des Dames dans les années 1990 […] coïncident avec une prise de conscience de l'intérêt touristique que peuvent revêtir les lieux de mémoire. On parle beaucoup alors, dans l'Aisne mais aussi sur d'autres territoires fortement marqués par les épisodes guerriers, de ce concept et des enjeux économiques qu'il sous-tend. C'est un thème à la mode dans les réflexions sur l'aménagement du territoire. Les aménagements entrepris sur le Chemin des Dames correspondent certes à une nécessité en termes de préservation et de valorisation du patrimoine, mais ils répondent aussi très clairement à cette ambition de concilier tourisme et mémoire. Cette volonté est toujours de mise* ». Damien Becquart, chargé de mission auprès du Conseil général de l'Aisne [9]

Au cours des années 1980/1990, face à la désindustrialisation et à la vulnérabilité de certaines activités, la « fabrique » de nouvelles ressources territoriales reposant sur la mémoire et le tourisme apparaît localement comme une réponse possible. Le « tourisme de mémoire » est une catégorie de plus en plus convoquée par les acteurs publics locaux comme un levier de développement et de requalification des territoires. L'expression, passée dans le langage courant, est officialisée par la politique de l'Etat qui l'impulse comme nouvelle « filière » à partir de la fin des années 1990. Le « tourisme de mémoire » répond ainsi à une finalité politique, et diplomatique (à travers la notion de « mémoire partagée » conjointement promue par l'Unesco et le Ministère de la Défense [10]), et enfin, économique, comme en témoigne une convention signée entre le Ministère du Tourisme et le secrétariat d'Etat aux anciens combattants en février 2004 entérinant le « rôle économique dans le développement des territoires »[11]. L'organisation du « tourisme de mémoire » est cependant largement prise en charge par les collectivités locales dans un contexte de décentralisation politique et de retrait de l'Etat.

Aussi, l'invention d'une politique touristique associée à l'héritage de la Grande Guerre s'inscrit-elle dans un contexte national, européen et mondial caractérisé par d'importantes recompositions. Il faut ainsi souligner l'émergence de la Grande Guerre dans le champ de l'historiographie française à partir des années 1970/80 (Winter, Prost, 2004) qui joue un rôle important dans la construction des imaginaires associés à la guerre. Ces travaux, qui se structurent notamment autour de l'Ecole de Péronne et du Crid[12] renouvellent les approches historiographiques du conflit et participent du « retour » de la Grande Guerre, qui, loin de se cantonner à la sphère universitaire, se mesure à l'aune de la multiplication des documentaires, films (Lafon, 2009), romans et même chansons depuis les années 1990, que l'historien Nicolas Offenstadt qualifie de mouvement culturel d'envergure (Offenstadt, 2010). Alors que disparaissent les derniers Poilus, cette production culturelle offrirait des conditions renouvelées de diffusion des savoirs

et de transmissions des imaginaires de la Grande Guerre auprès de catégories sociales élargies. Il n'est cependant pas certain qu'elle forge des imaginaires aussi structurants que ceux décrits par Mireille Gueissaz au sujet des Britanniques : « Le visiteur britannique, australien, canadien, écrit-elle, arpente la Somme et ses hauts lieux, comme il visite Ypres, Paschendaele, Gallipoli, en référence à une mythologie patriotique, guerrière et parfois mystique. Il parcourt une terre rendue sacrée par le sang de ses héros. Ce n'est pas en cours d'histoire mais en classe de littérature que lui a été transmise la mémoire de la Grande Guerre et de ses 850.000 morts. […] Le complexe de deuil britannique ne se résume donc pas aux cimetières et aux mémoriaux entretenus pas les pays du *Commonwealth* britannique. Un imaginaire puissant dont tous les visiteurs ont été nourris dès leur plus jeune âge, le réseau des panneaux indicateurs de la *Commonwealth War Graves Commission* qui balisent les routes, l'énorme littérature romanesque, militaire et/ou touristique concernant « la Somme » et ses champs de bataille, tout ceci forme un maillage symbolique qui contribue grandement à rendre la « Somme » infiniment familière au visiteur des pays du Commonwealth ». (Gueissaz, 2001, p 103).

L'inscription de la guerre et ses traces dans l'imaginaire touristique régional est aussi à relier au contexte de la mondialisation : celle des flux touristiques et, à un autre niveau, celle des «courants de mémoire » (Maurice Halbwachs) qui selon l'historien Patrick Garcia, traversent la plupart des sociétés contemporaines et se structurent désormais à l'échelle mondiale, suivant l'hypothèse que la Shoah comme « événement fondateur en négatif » (Ricoeur) constitue « la matrice du rapport contemporain au passé entrainant un mouvement d'introspection qui impose aux sociétés nationales de revenir sur les pages les plus tragiques et les moins glorieuses de leur histoire » (Garcia, 2008, p. 373).
Cela nous conduit à interroger la place de la guerre dans l'imaginaire régional : celle-ci est perçue comme un traumatisme collectif marquant durablement le territoire et ses habitants.

Le « poids » de la guerre dans l'imaginaire régional

Les effets désastreux des deux conflits mondiaux sont régulièrement rappelés par les acteurs locaux pour expliquer le retard économique ou les difficultés de développement auxquelles la Picardie est confrontée de façon structurelle : dans un article de 1998 consacré aux effets du passage du front dans la Somme, l'historien amiénois Philippe Nivet questionne «le handicap à long terme » : « l'écho porté de la guerre de 1914 et les conséquences indirectes de la charge que les destructions et la perte de substance démographique ont représenté pour la région peuvent-ils contribuer à expliquer certaines formes de retard qui obèrent aujourd'hui le développement du département ? » (Nivet, 1994, p. 185). En 2001, une idée similaire est développée par l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau spécialiste de la Grande Guerre et chercheur au centre de l'Historial de Péronne « après l'enfer de 14/18 […] le ressort est brisé. Bien des retards structurels d'aujourd'hui en découlent : le retard scolaire notamment »[13]. (*Le Monde*, 17 mai 2001).

Par ailleurs, une représentation du territoire « sacrifié » indissociable de la guerre, un imaginaire régional associé à l'idée du traumatisme provoqué par ce conflit, semblent s'être localement construits. Ainsi en 2001, l'ampleur des inondations de la Somme et le projet du troisième aéroport parisien auraient réactivé les représentations de la Picardie comme un territoire « meurtri par l'histoire », « oublié » (par l'Etat) et « sacrifiée » (par la nation). C'est notamment l'interprétation de l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau dans le journal *le Monde*[14] invoquant de « vieilles blessures » rouvertes par les inondations catastrophiques :

« Il y a un retour de la mémoire, affirme-t-il dans le quotidien national. L'eau remplace le feu de la guerre. L'eau détruit les maisons, les paysages, les infrastructures… tout est vécu de façon traumatique comme lors des deux conflits mondiaux. […] Je crois que la Picardie ne s'est jamais remise complètement des destructions de la première guerre mondiale et de celles de 1940. On ne comprend rien à cette région si on oublie le champ de bataille ».

Les inondations auraient donc réactualisé un sentiment de vulnérabilité latent, également exprimé lors de la mobilisation collective contre le projet du troisième aéroport parisien. Face à ce projet d'aménagement incluant la destruction de villages du plateau picard, c'est tout l'imaginaire de la « terre martyrisée » qui ressurgit comme en témoignent les slogans à l'entrée de certains villages menacés : « une région sacrifiée par la folie des hommes » ; « rasé en 1918, relevé et rasé en 2015 »[15]. L'historienne Annette Becker commente dans le journal *Le Monde* : « Tout a du être reconstruit après la guerre. Les villages sont ici les

symboles de la reconstruction, de la résistance face à l'adversité. C'est pour cela que les habitants y tiennent tant et qu'ils trouvent insupportable de les voir détruits à nouveau. A quelques exceptions près tous les hommes politiques de la Somme partagent cette vision hautement culturelle et patrimoniale de leur région »[16]. Ce type d'interprétation[17] est largement relayé par la presse régionale et locale : « Inondations, guerre, aéroport : l'Est de la Somme cultive les blessures des siècles[18] », titre *La Voix du Nord* qui dresse le portrait d'un territoire et de ses habitants ayant « subi pendant la guerre et qui continuent de subir ». La Grande Guerre est donc vue comme un « événement fondateur », structurant l'identité régionale et même les traits de ses habitants. Se dessine ainsi l'image du Picard ayant développé une « culture de l'enfermement liés à ces événements », un fort sentiment de différence mêlé de frustration lié au manque de reconnaissance par la nation et l'Etat des « sacrifices » consentis durant la guerre. Selon Philippe Nivet le traumatisme de la guerre aurait entrainé « le développement d'un complexe obsidional, une ferme volonté de rester désormais entre Picards »[19]. Les paysages marqués de nécropoles et les sols regorgeant d'obus complètent ce tableau[20] à la fois comme représentation allégorique et comme traces matérielles de l'« omniprésence de la guerre au cœur de la Picardie, où la mort rôde dans le paysage et le sous-sol »[21].

Stéphane Audoin Rouzeau souligne que l'idée d'une identité « propre aux régions reconstruites après la guerre de 14/18, où la reconnaissance de la nation ne s'est jamais exprimée à sa juste mesure comme s'il y avait une souillure au contact de l'ennemi […] est quelque chose d'obscur à expliquer, mais cela a laissé des traces… ». Cependant, la mémoire du traumatisme n'est sans doute pas le seul facteur de la mobilisation des acteurs locaux contre l'aéroport. La volonté de préserver le « poumon vert » picard, d'éviter un équipement source de nuisances, ou tout simplement la crainte de la perte de leur environnement l'expliquent également. De la même façon, les réactions anti-parisiennes de 2001 liées aux inondations s'inscrivent dans le jeu politique local et national (parti Chasse Pêche Nature et tradition en lutte contre la Ministre de l'écologie de l'époque sur les questions de chasse…). Ils traduisent en tous les cas, un rapport complexe à ce passé traumatique et la reconstruction d'une mémoire du traumatisme à l'aune des enjeux du présent (Hartog, 2003).
La vision de la Picardie comme « terre meurtrie et sacrifiée » associée à la figure d'un Picard pour qui habiter ce serait « subir », traduit l'invention d'un « imaginaire de la territorialité » renvoyant à la notion de « figure imaginaire » proposée par Bernard Debarbieux au sujet des montagnards (Debarbieux, 2008). Cet imaginaire de la territorialité reposant sur la guerre s'avère largement relayé par les discours touristiques. Le site internet actuel du Comité régional du Tourisme réfère ainsi explicitement à un tempérament picard né de l'adversité (consulté en 2011) :

« Toutes ces épreuves traversées ont développé chez le Picard, des traits de caractère marqués. Ainsi, la méfiance, le repli sur soi mais aussi une grande noblesse dans l'action, une élégance du cœur, la fidélité et une grande capacité d'intériorisation : « *un tempérament de cathédrale souterraine…* » résume si bien Sophie de Paillette dans son livre « Picardie Corps et âme ». « *Si l'on oublie les guerres et les souffrances qu'ils ont dû endurer, on ne comprend rien aux Picards* », affirme l'historien Philippe Nivet »[22].
L'héritage de la guerre occupe une place ambivalente dans l'imaginaire touristique régional : tantôt présenté comme un atout pour la notoriété et le développement touristique, il est aussi présenté comme un frein. Le schéma du tourisme du département de la Somme, l'exprime au début des années 2000 :

« L'association du nom du département à *l'image difficile* de la Grande guerre, des paysages plats et monotones, un temps froid et pluvieux. Un manque de fierté et de connaissance de l'histoire et du patrimoine de la part des habitants. Une thématique de la guerre de 14/18 ne touchant qu'un public restreint et renforçant *l'image de tristesse* associée au département. Une culture et une histoire de replis des habitants pas toujours propices à la rencontre et à l'échange ».
10 ans plus tard, le Schéma régional du tourisme évoque encore l'image d'une Picardie « qui ne fait pas assez rêver », une image peu attachée au tourisme et peu perçue comme une « destination valorisante ». La guerre n'est pas aussi explicitement mentionnée mais le document souligne un « vrai problème de séduction » et fait l'inventaire des « obstacles au rêve et à l'émotion » : « situation au Nord de la France, le climat peu clément perçu comme froid et humide, les mornes plaines et destruction de l'environnement paysager, certaines friches urbaines et industrielles ».
L'héritage de la Grande Guerre s'est donc inscrit dans l'imaginaire touristique régional à la faveur d'un contexte et d'enjeux spécifiques depuis les

années 1980/1990, alors même que le traumatisme collectif définit un « imaginaire de la territorialité », une composante de l'identité régionale picarde contemporaine[23].

Tourisme d'histoire, tourisme de mémoire, pèlerinage : le champ vaste et incertain d'un tourisme « en quête de synchronie avec le monde contemporain ».

Il s'agit à présent de voir en quoi le sens, les valeurs et les fonctions sociales attribués au « tourisme de mémoire » en font un « tourisme du *présent* en quête de synchronie avec le monde contemporain » (Urbain, 2003) mais aussi d'une certaine manière, un tourisme-tabou car demeurant intrinsèquement lié à l'imaginaire du pèlerinage et du traumatisme.

Les représentations contemporaines du « tourisme de mémoire », chez la plupart des acteurs chargés de l'organiser, se structurent autour de l'idée d'un changement de paradigme lié au passage d'un tourisme de « pèlerinage » à un tourisme « d'histoire ». Cette représentation s'impose dès les années 1980/1990, moment où l'héritage de la guerre s'inscrit précisément dans l'imaginaire touristique régional en Picardie. Généralement située dans les années 1960/70, ce tournant touristique est expliqué par la progressive disparition des anciens combattants, entrainant une modification en profondeur de la nature du tourisme, des pratiques et des motivations. Antoine Prost est sans doute l'un des premiers à mettre en exergue ces mutations à partir de ses travaux sur Verdun. « Les pèlerinages changent progressivement de nature », écrit-il dans l'article « Verdun » des *Lieux de mémoire* (Prost, 1986), « l'histoire prend le relais de la ferveur » (Prost, 1986, p. 1771). D'autres historiens vont dans le même sens : c'est le cas de Serge Barcellini[24] auteur d'un rapport sur la valorisation touristique des champs de bataille meusiens publié en 2009 et intitulé « Le Temps de l'Histoire » dans lequel le tourisme contemporain d'histoire, tourné vers la pédagogie et la volonté de compréhension rompt avec le tourisme de pèlerinage et le « Temps de la mémoire »[25]. Ces conceptions connaissent une diffusion certaine dans l'espace public comme le montre un extrait de la *Gazette des Communes* de 1995 constatant :

« l'époque des pèlerinages est révolue, les vétérans ne sont plus qu'une poignée. Les sites perdent leur symbolique « reliquaire » pour entrer dans une nouvelle phase historique et culturelle ».

Le tourisme de mémoire est avant tout vu comme un tourisme « éducatif », censé répondre aux besoins de compréhension et d'interprétation des espaces de combats et des lieux de mémoire, dont le sens échapperait aux générations contemporaines. L'élu chargé du tourisme de mémoire dans le département de la Somme défend l'idée d'un « passage d'un tourisme de pèlerinage à un tourisme de compréhension historique »[26]. Le « circuit du souvenir » de la Somme est désormais qualifié d' « espace *historique* » de la bataille de la Somme. Ce tourisme d'Histoire consacre l'historien-expert comme figure centrale du processus contemporain de mise en tourisme. La « vocation pédagogique » des champs de bataille s'ancre dans les années soixante dans une histoire « bataille » centrée sur la compréhension des événements militaires et la mémoire combattante. Mais à partir des années 1980/1990, elle profite des renouvellements historiographiques (histoire culturelle, histoire sociale, approche comparée comme à Péronne…) et intègre un certain nombre de débats - non exempt d'idéologie comme le montre l'importance prise par la thématique des « fusillés pour l'exemple » dans les stratégies de communication et de médiation sur le Chemin des Dames depuis quelques années (Estelmann, Müller, 2009).

Les recherches anglo-saxonnes[27] portant sur le tourisme des champs de bataille ou de mémoire, nuancent l'opposition entre « tourisme » et « pèlerinage », insistant sur les éléments de convergence et la complexité des pratiques et des motivations (Winter, 2011). Aussi la plupart des travaux anglo-saxons contemporains se distinguent d'une vision en termes de succession de « régimes de touristicité » (en référence aux régimes d'historicité d'Hartog). Pour aller dans ce sens, on peut aussi souligner que les champs de bataille semblent avoir suscité très tôt un tourisme d'Histoire, si on qualifie ainsi un tourisme mu par la volonté de comprendre les faits historiques s'étant déroulés sur les lieux. En 1919 le guide Michelin consacré à l'Ourcq propose un ouvrage qui soit à la fois « un guide pratique et une histoire » :

« Nous ne concevons pas une telle visite comme une simple course dans les régions dévastées mais comme un véritable pèlerinage. Il ne suffit pas de voir, il faut aussi comprendre »[28].

Dès la guerre se développe également une forme de tourisme lié à la découverte des paysages « dévastés (Panni, Jagelski, 2000 ; Bonnard, 2008) que les acteurs locaux tentent de maitriser. Des imaginaires touristiques différents coexistent donc

tout au long du XXème siècle, ce que note d'ailleurs Antoine Prost à propos de Verdun.

L'historien montre également que les pèlerinages combattants érigent la paix comme « valeur suprême » dès l'entre deux guerre (Prost, 1986). Sur le Chemin des Dames, des monuments clairement pacifistes font l'objet de pratiques de visites et de commémorations régulières (voir Jagielski dans Offenstadt, 2004, p. 270). Le thème de la paix prend une importance croissante à partir des années 1980 (comme le montre la construction du Mémorial de la Paix à Verdun). De même, si certains lieux de mémoire sont érigés en symboles de réconciliation franco-allemande dès les années 60 dans le contexte de la construction européenne (Chemin des Dames), le thème de la « mémoire partagée » est un registre de plus en plus convoqué dans les processus de mise en tourisme contemporains. La fonction pacificatrice du tourisme de mémoire nourrit donc l'imaginaire touristique et innerve les discours tant au niveau de l'Etat qu'au niveau local. En 2005, le secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants proclame : « dans une période troublée par les grands événements internationaux, le tourisme de mémoire apparaît ainsi comme un vecteur de paix, un vecteur d'échange et de respect mutuel entre les peuples »[29]. En 2008, l'élu chargé du tourisme auprès du Conseil général de la Somme voit dans le tourisme de mémoire, « un moyen de célébrer la paix entre les nations »[30]. Sa présentation lors d'un colloque tenu en Picardie en 2008 est particulièrement éclairante sur le sens donné à ce tourisme :

« Le tourisme de mémoire participe à la construction - à la reconstruction pourrait-on dire - d'une nouvelle identité pour ces territoires. Nouvelle identité qui se développe et qui se fonde désormais sur l'accueil, sur l'ouverture aux autres, l'échange et sur l'enrichissement mutuel. Le tourisme de mémoire accompagne les habitants de ces territoires marqués par les drames et le poids de l'histoire, dans une nécessaire évolution, une salutaire reconversion, qui, de terre d'invasion les amène à devenir terre d'accueil »[31] .

La fonction pacificatrice du tourisme est ici dépassée au profit d'un imaginaire de la résilience : le tourisme est invoqué comme « reconstruction » et « reconversion » d'un territoire et d'une société locale brisés. En ce sens, il est désormais perçu comme une composante de l'identité des territoires leur permettant de surmonter le traumatisme. Le même élu en appelle à « une forme de tourisme où la valeur éthique et morale sera encore plus présente, où la visite de ces lieux de mémoire sera un moyen de donner un sens à notre avenir ». Aussi le tourisme de mémoire est-il de plus en plus associé à un « tourisme éthique », « durable » car il est perçu comme un moyen de concilier protection du patrimoine, développement économique et valeurs éthiques et sociales, captant par la même les problématiques propres à certaines conceptions contemporaines du développement durable.

Ces propos montrent que bien que développé sur les traces du passé, le tourisme de mémoire se conçoit bien comme un « tourisme du *présent* en quête de synchronie avec le monde contemporain » (Urbain, 2003). Le sens donné au tourisme s'inscrit non seulement dans un rapport au passé et une construction mémorielle liée à la guerre, mais il s'ancre également dans certaines conceptions – idéalisées - du tourisme comme facteur de rapprochement entre les peuples. Les significations et finalités attribuées à ce tourisme renvoient aussi aux nouveaux cadres normatifs du développement des territoires (« tourisme durable »), aux valeurs (éthique, paix, droits de l'Homme) et aux enjeux politiques (construction européenne, construction d'une mémoire européenne) contemporains.

Pourtant, l'imaginaire du pèlerinage ne s'est pas effacé. « Visiter Verdun, c'est faire un pèlerinage au cœur d'une terre meurtrie » titre ainsi le Magazine *Voyage et Histoire*, en 2006[32]. L'imaginaire du pèlerinage qui caractérise le tourisme des champs de bataille dans l'immédiat après guerre (Prost, 1986, Lloyd, 1998, Winter J., 2001, Winter C., 2009, 2011) continue de marquer les conceptions contemporaines du tourisme « de mémoire ». Les valeurs de sacralité, de respect ; le deuil, la commémoration du sacrifice n'ont pas disparu des registres discursifs. A propos de la valorisation touristique de la Somme, l'élu en charge du tourisme pour le conseil général de la Somme, tient ces propos significatifs lors du colloque de 2008 :

« Il est difficile d'asseoir le développement touristique et la valorisation d'un territoire sur des souvenirs aussi douloureux. […] Pour les acteurs publics et privés de notre département, la mise en tourisme d'un thème aussi sensible a nécessité un certain nombre de précautions. Il apparaîtra évident à chacun, que l'on ne peut pas envisager le tourisme de mémoire de la même façon que l'on développe le tourisme balnéaire, le golf, ou la randonnée. Les collectivités locales ont toujours veillé, avec le Comité Départemental du Tourisme, à ce que la mise en tourisme de ces lieux de mémoire,

soit conforme à l'esprit et aux valeurs de respect et de recueillement qui caractérisent ces lieux. »

Plusieurs raisons l'expliquent : d'une part, la volonté de s'adresser aux touristes étrangers, notamment issus du Commonwealth, souvent perçus avant tout comme des *pèlerins* aux comportements très différents de ceux des touristes français [33]; d'autre part, en dépit de la disparition des anciens combattants, la volonté de perpétuer la transmission des valeurs de cette « communauté de mémoire » dans la gestion contemporaines de certains sites mémoriels.

Cette « actualité » du pèlerinage reste particulièrement perceptible chez les nations du Commonweath. The « Vimy Pilgrimage » désigne encore aujourd'hui la visite des monuments et cimetières de Vimy (Nord)[34] ; certains rites sont réactivés (la « médaille du pèlerinage » décernée aux étudiants canadien en visite sur le champ de bataille). Certains tour operators réfèrent toujours à cet imaginaire. En 2006, le ministre des anciens combattants Bruce Bilson australien soulignait à propos du développement du tourisme sur les champs de bataille : « nous devons nous souvenir que notre but ultime est de commémorer les services rendus et les sacrifices, pas de créer une attraction touristique » (Bilson, 2007), conception que l'on retrouve très fidèlement développée dans les projets de commémoration du centenaire de la Grande Guerre[35]. Ainsi, l'imaginaire du pèlerinage et de la commémoration marque-t-il encore aujourd'hui l'imaginaire touristique des « lieux de mémoire » du Commonwealth - symboles du sacrifice combattant mais aussi de l'identité nationale (Winter, 2001, Audoin-Rouzeau, 2002) – et vient nuancer l'idée de l'émergence d'un tourisme historique uniquement préoccupé de « pédagogie ».

Sens du tourisme, sens des lieux : lieux de mémoire réinventés pour susciter la désirabilité

Il s'agit à présent d'analyser les manières dont les espaces de conflits sont remodelés dans leur sens symbolique mais aussi dans leur géographie par les conceptions contemporaines de la « mise en tourisme » (MIT, 2005) envisagée comme une construction sociale de la « désirabilité » et d'un impératif de séduction de ces lieux associés à la violence, à la mort, au à la destruction, au deuil et au sacrifice. Ces extraits – que nous soulignons- relevés dans le Schéma Régional du Tourisme Lorrain pour la période 2007/2012 à propos du « tourisme de mémoire associé au patrimoine militaire régional » nous semblent révélateurs de cet enjeu de la mise en tourisme :

« Une action ambitieuse pourrait viser un positionnement de référence sur ce thème en France, voire en Europe, **tout en le positivant à travers sa déclinaison « pacifique » : les batailles qui ont fait l'Europe et poussé les peuples à se rapprocher.** […] Plus spécifiquement sur le tourisme de mémoire, le message est travaillé **en cohérence avec la politique d'image** de la région et les thèmes traités le sont sous l'angle de **l'avenir** (la rencontre des peuples plus que la guerre…) […] L'enjeu est de disposer de produits permettant de **communiquer une image tournée vers l'avenir**, la rencontre des peuples plus que la guerre »[36].

La construction de l'espace de conflit comme une destination touristique, c'est-à-dire « séduisante » impose d'interroger plus finement les représentations associées à la violence et aux traces des conflits ainsi que les registres utilisés pour les rendre « désirables ». Il faut se demander comment s'opère spatialement cette construction sociale de la désirabilité qui conduit à « positiver » la mémoire du conflit, et donc à réinventer le sens des lieux de mémoire, voire à imaginer de nouveaux lieux véritables espaces fictionnels ou hyper-réels (Crozat, 2007). En effet, avec la reconstruction et l'effacement progressif des stigmates de la guerre, la construction du champ de bataille en tant que destination touristique invite en premier lieu à « donner à voir ». Ainsi, depuis les années 1980, les processus d'exhumation sans précédent des traces de la guerre et l'intense « marquage » des lieux doit conférer de la visibilité à des éléments non appréhendables immédiatement puisqu'appartenant au passé. La reconstitution exigeant souvent un important dispositif technique et humain (reconstitutions historiques, de tranchées, de ruines…) en constitue une modalité particulière instituant un « semblant » de vérité à travers des mises en scène pseudo-réalistes et plus ou moins spectaculaires. Le Schéma régional du tourisme de Lorraine en appelle ainsi à une culture « sans pédagogie », des « musées plus spectaculaires, des sites patrimoniaux plus animés, éventuellement par du spectacle vivant »[37].

La mise en tourisme suppose des pratiques socio-spatiales innovantes qui façonnent des lieux où s'articulent pratiques contemporaines et pratiques héritées. Certains auteurs voient ces champs de bataille « mis en tourisme » avant tout comme des espaces « en tension », entremêlés entre une pratique initiale qui avait à voir avec le pèlerinage et

une tendance actuelle à développer un service « à la carte » qui segmente les propositions (Trouche, 2010). L'implantation d'œuvres d'art, les multiples aménagements paysagers opérés sur certains lieux de bataille (parcs commémoratifs, coulée de bleuets…) instaurent de nouvelles modalités d'appropriation des lieux et produisent des imaginaires renouvelés. Ils contribuent à la création de lieux hybrides entre le réel et le virtuel, le savant et le spectaculaire, le sacré et le profane.

La construction sociale de la désirabilité par la positivation d'un passé douloureux reposent sur quelques modalités renouvelant la gestion matérielle, paysagère et symboliques des espaces de conflit ; nous en avons notamment identifié cinq : l'esthétisation, la pacification, la naturalisation, la participation habitante et l'urbanisation.

Esthétisation.
A la monumentalisation commémorative succède une artialisation puisant dans des références universalisantes. Résidences d'artistes, expositions d'art ou encore politique d'implantation d'art public sur les champs de bataille caractérisent les modalités contemporaines de la mise en tourisme. Ainsi en 1998, l'installation de l'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest dans le bois de Soyécourt (Somme), et de celle d'Haim Kern sur le plateau de Craonne pour ne citer qu'elles entrainent l'émergence de nouvelles représentations et usages des sites. Le Chemin des Dames est devenu le lieu par excellence d'une hybridation des pratiques et des représentations de l'espace. Pour ne prendre qu'un exemple, le champ de bataille du Plateau de Californie fait l'objet depuis quelques années d'une mise en valeur qui vise à produire à la fois un lieu d'histoire (débroussaillage de la forêt pour exhumer les tranchées, installation de panneaux explicatifs), un lieu de mémoire (exhumation des ruines du village détruit du Vieux Craonne et restauration de monuments aux morts), un lieu de randonnée et de tourisme de nature (ouverture de sentiers, signalétique de l'ONF et mention d'arbres « remarquables »), enfin, un lieu d'exposition d'art in situ depuis l'installation de la sculpture *« Ils n'ont pas choisi leur sépulture »* de l'artiste Haim Kern commandée par l'Etat en 1998.

L'introduction d'œuvres d'art contemporain sur les champs de bataille permet de souligner un autre aspect de cette entreprise de positivation, qui parfois, est à l'œuvre dans la mise en tourisme : l'idée qu'à la signification historique des lieux, doit se surimposer un « message » à caractère universaliste. L'usage du registre de la paix en est un exemple, aussi ancien que la guerre elle-même, puisque le thème de la paix marque la mémorialisation des champs de bataille dès la fin des combats (monuments aux morts, pélerinages pacifistes des anciens combattants). Depuis les années 80, à mesure que se développe la valorisation touristique publique des sites, la distance à l'égard de la mémoire de la conflictualité voire l'occultation de certaines modalités de violences de guerre semblent s'intensifier au profit d'autres registres comme celui de la paix, de la réconciliation ou plus récemment de la « mémoire partagée ». Ainsi, le refus « de la jouissance du spectacle de la guerre » et la volonté de « préserver le visiteur des effets émotionnels propres à la mise en scène de l'insupportable » (Wahnich, 2001) sont-ils clairement revendiqués dans certaines modalité de la mise en tourisme comme l'exposition muséographique. L'Historial de Péronne se caractérise selon Jay Winter par un agencement visant à mettre en scène une « dimension apaisée et pacifiste » d'une part, et d'autre part, « le discours de ce musée est un discours de catastrophe partagée » (Winter, 2004). Relevant l'absence de toute héroïsation, l'historienne Sophie Wahnich analyse la disposition d'uniformes et des objets des soldats au fond des fosses comme un choix d'occulter l'action guerrière au profit de la mort et du deuil. L'ensemble de la muséographie met, selon elle, dans l'ombre une part de la violence de guerre et ne permet pas de prendre la mesure du combat du côté de ceux qui donnent la mort : « La sobriété, la distanciation, l'esthétique volontairement sensible plutôt qu'émotionnelle produisent un effet de dénégation de la violence de guerre et un œcuménisme humaniste. Il refoule la mémoire de la conflictualité guerrière qui pourraient encore être perçue comme une conflictualité politique » (Wahnich, 2001). La dimension européenne y est également clairement exprimée (musée trilingue, présentant un triple point de vue sur les événements) dans une perspective de construction d'une histoire commune. Ce type de dispositif, relevant de la patrimonialisation et de la mise en tourisme, s'intègre donc à des enjeux politiques et territoriaux.
Une certaine ambivalence se retrouve dans l'approche des paysages des champs de bataille ou des lieux marqués par les destructions : tantôt les paysages sont porteurs des signes du traumatisme (dents creuses, ruines, vide laissé par les destructions dans les paysages urbains…) ; tantôt ils incarnent la sérénité et la paix retrouvée. Cette description trouvée sur le site du Conseil Régional

de Picardie en 2006 montre la capacité du discours touristique à produire des paysages allégoriques :

« Partez en randonnée sur les champs de bataille, traversez les villages jadis meurtris, arrêtez-vous dans un cimetière ou poussez les portes de l'Historial de Péronne. Ressentez l'émotion vous gagner dans ces lieux aujourd'hui emplis de calme et de sérénité. Les Picards ont reconstruit leurs villes à force de courage et de volonté, la Vallée de la Haute Somme a retrouvé sa verdure, les coquelicots ont envahi les champs, les grands arbres veillent à nouveau sur le Chemin des Dames, les paysages y sont étonnamment beaux. La nature a retrouvé ses droits, la Picardie tranquille rend hommage aux hommes qui sont tombés jadis pour sa liberté » (site internet du Conseil général de la Somme en 2006)

L'idée de résilience fortement présente dans un certain nombre de discours sur les paysages passe également par l'idée de la mémoire partagée. La construction sociale de l'attractivité touristique et de la désirabilité passe par l'implication habitante ; le schéma régional du tourisme fait l'un des piliers du renouvellement de la politique touristique régionale. Le site internet du CRT publie depuis peu les « témoignages » d'habitants, à la fois ambassadeurs et guides. Cela implique aussi une réappropriation des mémoires habitantes et non pas seulement « combattantes ». Mireille Gueissaz, en évoquant la difficulté des habitants dd la Somme, à se positionner dans leur propre territoire questionne l'imaginaire d'une mémoire partagée : « ignorés par les pèlerins venus célébrer leur guerre et honorer leurs morts […] ils se trouvaient doublement exclus de l'imaginaire français de la guerre de 14, en tant que civils des régions occupées et en tant que victimes d'une bataille de plus de quatre ans n'ayant pratiquement aucun statut dans l'imaginaire national ». Pour Annette Becker, « la mémoire centrée sur une expérience exclusive – celle des combattants des tranchées – tendait à rejeter dans l'oubli les douleurs exceptionnelles et minoritaires notamment géographiques, les occupés. […] D'abord parce que pendant le conflit les occupés français se sont trouvés placés en quelque sorte en dehors du territoire national, géographiquement et symboliquement ; la guerre a en effet consisté à défendre le sol national sacralisé, ce sol que les tranchées terre de sang et de mort mêlés, symbolisent. Ceux qui ont passé la guerre hors ou loin de ce sol comment ne seraient ils pas condamnés à être exclus de cette mémoire là ? Car comment commémorer des victimes qui ne sont pas des héros ? » (Becker, Audoin-Rouzeau, 2000, p. 250). Or, précisément l'une des mutations contemporaines de la mise en tourisme des espaces de conflit est la tentative de décentrer le regard : en Picardie, les habitants sont désormais sollicités pour « participer » par leur récit et leur témoignage au changement d'image et à un discours plus personnalisé sur les lieux (voir le site internet du conseil régional qui met en scène des habitants ambassadeurs du territoire) en mobilisant leur expérience des lieux. Enfin, l'intégration d'espaces situés « en dehors » du champ de bataille, donc différents des hauts lieux mémoriels traditionnels (tranchées, villages détruits, mémoriaux) à un « tourisme de mémoire » s'inscrit dans une volonté d'intégrer d'autres types de mémoires (civils, arrière) et surtout de nouveaux territoires aux territoires traditionnels du tourisme de mémoire.

Ainsi, l'intégration du patrimoine de la reconstruction dans la valorisation touristique de la Somme ou le projet Meuse, « le Temps de l'Histoire » rédigé Serge Barcellini dans la perspective du centenaire étend bien au-delà du champ de bataille de Verdun le territoire touristique et mémoriel de la mémoire de la guerre. Par ailleurs, alors que l'espace du souvenir et du pèlerinage se cristallise sur le champ de bataille, lieu du « sacrifice », de l'ensevelissement des morts et du culte (matérialisé par les mémoriaux, nécropoles, cimetières), les villes deviennent de nouveaux pôles dans la mise en tourisme des espaces de conflit à partir des années 1980, avec l'implantation urbaine d'une nouvelle génération de musées. Ces musées *d'histoire* qui constituent une modalité spécifique de la patrimonialisation et de la mise en tourisme des espaces de conflit visant l'intelligibilité du passé, se distinguent des premiers musées « reliquaires » implantés sur les champs de bataille. L'implantation de l'Historial dans le château de Péronne situé au centre de la ville manifeste la dissociation du musée et du champ de bataille, une forme de déterritorialisation de la mémoire pour mieux matérialiser un concept historiographique neuf fondé sur l'approche comparée de la guerre et un projet universel : illustrer une communauté de souffrance à l'échelle européenne , autrement dit, se détacher du territoire pour mieux s'ancrer dans un imaginaire spatial plus vaste. Ces nouvelles logiques de localisation traduisent cependant des enjeux plus complexes. Ces musées urbains sont aussi les points d'appui du développement culturel local et participent souvent aux projets de requalification urbaine.

Conclusion

Le tourisme sur les champs de bataille et même dans les villes en ruine est un phénomène ancien qui débute avec la Grande Guerre (guides Michelin…). Mais il suscite durant l'entre guerre une certaine défiance, voire un rejet. Il s'affaiblit à mesure que les habitants effacent les stigmates de la guerre dans les paysages, sauf dans les espaces fréquentés par les nations du Commonwealth. Après des décennies d'occultation, la guerre et ses traces s'inscrivent cependant peu à peu dans l'imaginaire touristique régional des régions du front, et notamment en Picardie depuis les années 1980, mais selon des temporalités et des spatialités variées. Ce tournant qui fait des traces de guerre une ressource touristique s'inscrit dans un contexte global en réponse à des enjeux locaux de construction identitaire et de développement territorial. Il est activé par des acteurs et des regards extérieurs (hommes politiques, historiens…), des pratiques importées, des références ou des modèles élaborés ailleurs, et s'inscrit dans le contexte de la mondialisation et des recompositions territoriales.

Les valeurs et le sens attribué au tourisme de mémoire par les acteurs locaux en font un tourisme en prise avec le présent. L'imaginaire touristique du pèlerinage ne semble pas s'effacer pas au profit d'un tourisme d'Histoire, lui-même en profonde mutation sous l'effet des renouvellements historiographiques. A la fois lieux de destruction et de création, lieux de commémoration et lieux d'exposition, lieux de recueillement et lieux de distraction, les sites historiques faisant l'objet de politique de valorisation renvoient à des représentations et des usages hybrides. A Thiepval, voisinent le mémorial des années trente et sa réplique muséographique, le lieu de mémoire et l'objet d'histoire, l'espace de la commémoration et du pèlerinage avec l'espace de la pédagogie et d'un tourisme d'histoire. Artistes, historiens mais aussi de plus en plus scénographes et techniciens y confrontent leur représentations au service de la construction de la désirabilité.

La construction de l'attractivité de la destination touristique repose quelques fois sur la positivation de la mémoire d'un passé douloureux, laquelle témoigne de l'ambiguité à croiser les registres touristiques (plaisir, divertissement, fascination…) à ceux de la violence et du deuil.

NOTES

1 Il faut en effet souligner le rôle actif dès les années 1970/1980 des acteurs départementaux dans la valorisation des sites historiques du côté français, aux côtés des associations locales très nombreuses dans les territoires du front. L'Etat, principalement investi dans la politique de commémoration nationale, n'a finalement joué qu'un rôle assez secondaire dans la valorisation des sites, même s'il participe financièrement à certains aménagements muséographiques dès le milieu des années 1980.

2 Schéma du Tourisme de la Région Picardie, 2000.

3 Documentation du Conseil général – Mission du Chemin des Dames, 1994-2011.

4 A un autre niveau d'échelle, Communautés de communes et Pays ont également fait de la Grande Guerre et de ses traces le point d'appui de leur développement touristique (Pays du Coquelicot dans la Somme par exemple), de même que certaines communes.

5 Les historiens ont abondamment montré le sens des lieux de mémoire pour les différentes nations et comment Verdun focalisent l'imaginaire liée au souvenir de la guerre du côté français, contrairement par exemple au Chemin des Dames.

6 Sur ces aspects voir Offenstadt, 2004 notamment.

7 Un inventaire du patrimoine de la Grande Guerre de Picardie est lancé à partir de 1991 par le service régional de l'inventaire en collaboration avec les services de l'Etat (DRAC, DIREN)

8 Vision communément partagée par l'ensemble des acteurs publics de l'aménagement, de la culture et du tourisme de l'époque.

9 Cité dans : Estelmann F., Müller O., "Schlachtfeldtourismus und dissidente Diskurse: Zu den Geschichtsorten des Ersten Weltkriegs am Beispiel des Chemin des Dames in der französischen Region Picardie (Gastbeitrag)" dans Lenz R., Salein K., Kulturtourismus Ethnografische Recherchen im Reiseraum Europa, 2009.

10 Voir Premières rencontres de la Mémoire Partagée organisées conjointement par le Secrétariat aux anciens combattants et l'Unesco en 2006.

11 www.cheminsdememoire.gouv.fr/telechargement//Word/ConventionLille.doc

12 Le crid est le collectif de recherche international et de débat sur la guerre 14-18 implanté à Craonne sur le Chemin des Dames ; ce réseau de chercheurs (N. Offenstadt, R. Cazals, F. Rousseau…) s'oppose notamment à

l'Ecole de Péronne (S. Audoin-Rouzeau, A. Becker…) sur l'importance des mutineries, la thèse de la brutalisation, la notion de culture de guerre…

13 Le Monde, « Les Picards entre la mémoire du feu et le désespoir de l'eau », 17 mai 2001.

14 Interview donnée à Régis Guyotat pour le journal Le Monde : « Les Picards entre la mémoire du feu et le désespoir de l'eau », 17 mai 2001.

15 Jean-Pierre Dufour, « La mémoire de la bataille de la Somme contrarie le troisième aéroport parisien », Le Monde 1er décembre 2001

16 Le Monde, art.cit. 1er décembre 2001.

17 Cette vision « culturelle et patrimoniale » des espaces reconstruits doit être relativisée ; certes, le patrimoine de la reconstruction a fait l'objet d'un inventaire durant les années 1990, suivi de quelques publications et surtout d'une série d'expositions courant 2001 organisée dans 5 villes de la région des conservateurs de musées et des acteurs culturels locaux. Mais ce patrimoine demeure globalement peu connu, reconnu et investi par les acteurs locaux, élus et habitants à l'époque.

18 La Voix du Nord, Christophe Lépine, 2001

19 « Les Picards entre la mémoire du feu et le désespoir de l'eau », Le Monde, 17 mai 2001

20 Dans la presse mais aussi dans l'ensemble des productions historiennes, télévisuelles, ou les catalogues d'exposition (voir par exemple, Bonnard, 2008, p. 221 : après avoir évoqué les paysages marqués par les dents creuses, les ruines, les trous d'obus, il conclue l'ouvrage en soulignant que « près d'un siècle plus tard, ce conflit demeure au cœur de l'Oise »).

21 Le Monde, art cité, 17 mai 2001

22 Site internet du CRT, consulté en Mai 2011

23 Voir à ce sujet, Auzas V., Jewsiewicki B., (dir.), Traumatisme collectif pour patrimoine : regards croisés sur un mouvement transnational, Presses de l'Université de Laval, Canada. 2008

24 Ex contrôleur général des armées chargé des politiques mémorielle au sein du Ministère de la Défense (1995), historien de la mémoire de la première guerre mondial, Serge Barcellini est chargé de valoriser les sites de la guerre au sein du Conseil général de la Meuse depuis 2008.

25 Rapport en ligne, 2009 ; voir aussi Barcellini Serge, « Introduction », Guerres mondiales et conflits contemporains 3/2009 (n° 235), p. 3-5. Ou encore « Du tourisme de pèlerinage au tourisme d'histoire » dans Administration (revue de l'administration territoriale de l'Etat), n°228, décembre-janvier 2010/2011

26 Intervention de Dominique Camus, « Le tourisme de mémoire en Picardie : pour une intégration régionale » lors du colloque, Le tourisme des mémoires en Picardie au service du développement économique et culturel de la Picardie, ACSE, DRT, ONAC, UPJV, Amiens, janvier 2008

27 L'analyse des pratiques touristiques est devenue un objet de recherche en soi que ce soit dans le champ d'étude du DarkTourism/ Thanatourism , de l'histoire culturelle (Lloyd, 1998, Winter J., 2001) ou des Tourism Studies (Winter, C., 2009, 2011)

28 Volume consacré à l'Ourcq (Chantilly, Senlis, Meaux), 1919 – voir aussi Brandt, 1994

29 Extrait du discours du secrétaire d'état à la défense, cité dans Actes des Premières rencontres de la Mémoire partagée, La Documentation Française, 2006

30 Intervention de Dominique Camus, « Le tourisme de mémoire en Picardie : pour une intégration régionale » lors du colloque, Le tourisme des mémoires en Picardie au service du développement économique et culturel de la Picardie, ACSE, DRT, ONAC, UPJV, Amiens, janvier 2008

31 Intervention de Dominique Camus citée, 2008 (actes en ligne)

32 Le Magazine du tourisme d'Histoire n°1 consacrant un dossier à Verdun

33 Bien que des recherches récentes montrent qu'une minorité d'entre eux se perçoivent comme des pèlerins aujourd'hui (voir Winter C, 2011)

34 Voir le récit de Sharon Adams d'un voyage effectué par des familles d'anciens combattants canadiens sur les champs de bataille européens : « Pèlerins à l'ombre de la guerre, 1/11/2009 La revue Légion http://www.legionmagazine.com/fr/index.php/2009/11/pelerins-a-lombre-de-la-guerre/

35 http://www.anzaccentenary.gov.au/

36 Extraits du Schéma régional du tourisme pour la Lorraine, période 2007/2012

37 Schéma régional du tourisme, Lorraine, période 2007/2012, en ligne

BIBLIOGRAPHIE

Amirou R., 1995, *Imaginaire touristique et sociabilité de voyage*, Paris, PUF.
Barcellini S., 2009, Introduction au dossier « Historial, musées et mémoriaux de la Grande guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°235, 3-5.
Becker A, Audoin-Rouzeau S., 2000, *14/18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard.
Billson B., 2007, « L'expérience de l'Australie sur les voyages sur les sites des deux guerres mondiales », in *Actes des premières rencontres internationales sur la mémoire partagée*, La Documentation française.
Bonnard J.-Y., 2008, *L'Oise au cœur de la Grande guerre*, Archives départementales de l'Oise.
Brandt S., 1994, « Le voyage aux champs de bataille », *Vingtième siècle*, vol. 41, 18-22.
Crozat D., 2007, *« Thirdspace*, espaces potentiels et hyper réel : nouvelles modalités de la fuite dans l'imaginaire », in Viala L., Villepontoux S. (dir.), *Imaginaire, territoires, sociétés. Contributions à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Montpellier, Université Paul Valéry - Montpellier 3, 97-112.
Debarbieux B., 2008, « Le montagnard : imaginaires de la territorialité et invention d'un type humain », *Annales de Géographie*, n°660, 90-115.
Desbois H., 2010, « Le paysage énigmatique. Le *Bay Bridge* et l'élan allégorique contemporain dans *Lumière virtuelle* de William Gibson », in Actes du colloque *Le paysage allégorique: entre image mentale et pays transfiguré*, Toulouse (à paraître).
Equipe MIT, 2005, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin.
Estelmann F., Müller O., 2009, "Schlachtfeldtourismus und dissidente Diskurse: Zu den Geschichtsorten des Ersten Weltkriegs am Beispiel des Chemin des Dames in der französischen Region Picardie (Gastbeitrag)" in Lenz R., Salein K., *Kulturtourismus Ethnografische Recherchen im Reiseraum Europa*, Universität Frankfurt Inst. f. Kulturanthropologie.
Garcia P., 2008, « Quelques réflexions sur la place traumatisme collectif dans l'avènement d'une mémoire-Monde", in Auzas V. & Jewsiewicki B. (dir.) *Traumatisme collectif pour patrimoine : regards croisés sur un mouvement transnational*, Laval, Presses de l'Université de Laval, 373-380.
Gueissaz M., 2001, « Français et Britanniques dans la Somme. Sur quelques manières de visiter les champs de bataille de la Somme d'hier à aujourd'hui », *Tumultes*, n°16, 83-104.
Gumuchian H., Pecqueur B., 2007, *La ressource territoriale*, Paris, Economica, Anthropos.
Hertzog A., 2010, « La valorisation du patrimoine de la Première guerre mondiale en Picardie. La fabrique d'une ressource culturelle territoriale », in Fournier L-S., Bernié-Boissard C., Crozat D., Chastagner Cl., *Développement culturel et territoires*, Paris, L'Harmattan, 189-208.
Hertzog A., « Les espaces de la valorisation patrimoniale et touristique de la Grande Guerre en Picardie. L'Oise, un territoire en marge ? », *Actes du colloque « La Grande guerre dans le département de l'Oise »*, Archives départementales de l'Oise, Libel, à paraître.
Hartog F., 2003, *Régimes d'historicité, présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil.
Hobsbawm E., Ranger T.(dir.), 2005, *L'invention de la tradition,* Paris, Éditions Amsterdam.
Lloyd D., 1998, *Battlefield Tourism: Pilgrimage and the Commemoration of the Great War in Britain, Australia and Canada*, Oxford, Berg.
Lafon A. & al., 2009, *La grande guerre aujourd'hui, Mémoire(s), Histoire(s).,* Agen, éditions de l'Albret et Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Agen.
Mac Phail H., 2002, « la Grande Guerre – mode d'emploi », in Wahnich S., *Fictions d'Europe. La guerre au musée*, Paris, Editions des archives contemporaines, 303-307.
Nivet Ph., 1998, « Les conséquences du passage du front dans la Somme », in Nivet Ph., Duménil A., *Picardie, terre de frontière*, Amiens, Encrages.
Offenstadt N., 2010, *La Grande Guerre aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob.
Offenstadt N. (dir.), 2004, *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock.
Panni F., Jagelski K., 2000, « Les ruines en images : Noyon et Soissons », in *Reconstructions en Picardie après 1918*, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 204-220.
Prost A., 1997, « Verdun », in Nora P. (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, édition Quarto.
Prost A., Winter J., 2004, *Penser la Grande guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, Point Histoire.
Sharpley R, Stone PR, 2009, *The Darker Side of Travel: The Theory and Practice of Dark Tourism*, Clevedon, Channel View.
Trouche D., 2010, *Les mises en scène de l'histoire. Approche communicationnelle des sites historiques des guerres mondiales*, Paris, L'Harmattan.

Urbain J.-D., 2003, “Tourisme de mémoire. Un travail de deuil positif », *Cahiers Espaces « Tourisme de mémoire »*, n°80, décembre, 5-9.
Wahnich S. (dir.), 2001, « Les musées, lieu du politique », *Tumultes*, n°16.
Winter C., 2009, « Tourism, social memory and the Great War », *Annals of tourism research*, vol. 36, n°4.
Winter C., 2011, “Exploring Visitor Motivations: explorations in the Great War town of Ieper, Belgium”, *International journal of tourism research*, vol. 13, 164-176
Winter J., 1995, *Sites of Memory, Sites of Mourning, the Great War in European Cultural History,* Cambridge, Cambridge University Press.

POUR CITER CET ARTICLE
Référence électronique :
Anne Hertzog, Tourisme de mémoire et imaginaire touristique des champs de bataille, *Via@, Les imaginaires touristiques*, n°1, 2012, mis en ligne le 16 mars 2012.
URL : http://www.viatourismreview.net/Article6.php

AUTEUR
Anne Hertzog
Maître de conférences en géographie, Université de Cergy-Pontoise.